

LE RÉVEIL



JOURNAL PARIS-LYON

EN VENTE

A LYON, chez tous les Libraires.
A PARIS, chez Lucien MARPON,
galeries de l'Odéon.

BUREAU A LYON

Rue de l'Arbresec, 32.
Ouvert tous les jours de 2 à 4 h.

PRIX DE L'ABONNEMENT

LYON	
Un an	5
Six mois	2 60
Trois mois	1 50
Départements	
Un an	7
Six mois	5 60
Trois mois	2

SOMMAIRE

Saint Pierre est-il allé à Rome?	MONDIBRE.
Lettre parisienne	MOREAU DE BAUVIERRE
Causerie anecdotique	BROSSIER.
Les deux Reines, par Legouvé, étude bibliographique	Victor CHAUVET.
Lettre stéphanoise	Jean PICK.
En l'air, petite chronique	Jules FRANZ.
Vie d'Armand le Bailly (suite)	ARISTIDE FRÉMINET.
Théâtres de Lyon	Léon ST-URBAIN.
Feuilleton : La marquise de Frêne, roman historique	Daniel OLIS.

S. PIERRE EST-IL ALLÉ A ROME?

Curieuse question, mais qu'il est utile en ce moment de reproduire.

Depuis quinze jours les journaux catholiques sont en liesse. Ils chantent à se rompre la gorge un nouvel *Hosanna* à la papauté. Que se passe-t-il donc?

La religion catholique et son histoire enseignent que saint Pierre a été choisi par Jésus-Christ pour chef des apôtres, et qu'il est devenu le premier pape; que c'est lui qui a fondé à Rome cette divine institution qui devait un jour faire trembler devant elle les peuples et les rois.

On comprend dès lors combien la mémoire de saint Pierre doit être chère au Saint-Siège, à cette royauté qui ne vit que de traditions et de souvenirs, et qui ne veut pas renoncer à dominer les consciences et les cœurs. Aussi la fête de saint Pierre est-elle toujours célébrée à Rome avec une pompe particulière. C'est la plus belle de toutes celles que l'Eglise se permet en l'honneur des saints qu'elle a décidés être au paradis.

Cette année, les circonstances ont donné à cette fête encore plus de splendeur et plus d'éclat.

C'était l'un des centièmes anniversaires du double martyre de ce prince des apôtres, fondateur de la papauté, et de son ardent collègue, saint Paul: le premier crucifié, le second décapité, en l'an 67 de l'ère chrétienne, le 29 juin. Le pape avait invité tous les évêques de la chrétienté à se rendre dans la ville éternelle. Fils obéissants et dévoués, ils se sont empressés d'accourir; à leur suite sont arrivés les prome-

neurs dévots ou curieux de tous les pays, et Rome a eu ses fêtes religieuses et populaires, son exposition... de reliques. Si l'on en croit les thuriféraires, le coup d'œil a été splendide; plusieurs centaines de mille francs avaient été consacrés à la décoration intérieure de l'église, et le peuple s'est montré plus affectueux et plus enthousiaste que jamais pour son souverain catholique.

On nous a même fait savoir que les zélés patriarches de l'Eglise, dont le zèle ne se ralentit pas, avaient décidé que le moment était venu de se prononcer contre les funestes doctrines philosophiques de notre siècle, contre les impiétés de l'athéisme en général et du matérialisme en particulier, et qu'un grand concile œcuménique était convoqué pour l'année 1868.

Dix-sept questions doivent, dit-on, être soumises à l'assemblée des pontifes qui déjà ont reçu communication de la liste. La plus importante est celle de l'infailibilité du pape. De telle sorte que, si le projet réussit, Pie IX aura accompli ce nouveau miracle de faire décréter l'inutilité et la dissolution d'une assemblée délibérante par elle-même. Ce sera l'établissement ou la restauration dans le catholicisme de l'autorité absolue et sans limites du chef.

Aussi, en face de cette perspective, Vuillot ne se sent pas d'aise, et toujours enfant terrible, il s'écrie: *Enfin la réaction va commencer*. Il voit déjà les souverains catholiques assistant à la brillante assemblée des évêques, la couronne s'inclinant devant la tiare, et les canons du futur concile rendus obligatoires dans tous les états.

Quel réjouissant avenir! Mais nous nous garderions bien de songer à troubler de si patriotiques illusions. Puissent-elles nous rendre le terrible pourfendeur, le matamore indompté que l'Univers ressuscité n'a pas su retrouver encore. Toutefois, il nous sera bien permis d'avoir la curiosité de nous demander sur quels documents historiques repose cette fête du martyre de saint Pierre. Ce n'est pas la première fois que des doutes se seront élevés sur leur authenticité. Les auteurs catholiques indiquent eux-mêmes que les protestants et les schismatiques, les Russes spécialement, ne veulent pas admettre que saint Pierre ait jamais été évêque de Rome, et même il est des historiens qui soutiennent qu'il n'y a jamais mis les pieds.

Nous n'aurions peut-être pas songé à prendre parti dans cette querelle et à en entretenir nos

lecteurs, si nous n'avions vu exposée en montre chez un libraire de notre ville une petite brochure intitulée:

« Le Centenaire de saint Pierre, par Mgr Bartoloni. »

Le prélat italien nous fait connaître que les historiens anciens et les docteurs de l'Eglise moderne sont loin d'être fixés sur la date véritable du martyre de saint Pierre et de saint Paul.

Et il s'efforce de prouver, pour obéir à des ordres supérieurs, en passant en revue les autorités historiques, que les apôtres souffrirent le martyre en l'année 67.

Je ne me sens nulle envie de discuter sur cette question de date avec le savant prélat ou tout autre.

Sans doute la solution du problème était intéressante au point de vue des fêtes religieuses qui ont animé la ville de Rome pendant ces derniers jours; mais pour nous, simples mortels, franchement l'année du martyre est assez indifférente, et nous accepterions volontiers celle qu'on voudrait bien nous désigner, si on nous avait prouvé d'abord l'existence du martyre de S. Pierre à Rome. Or, l'auteur italien a précisément soin de considérer la démonstration de ce fait comme établie, ce qui le dispense de la fournir, procédé facile, mais qui n'est pas nouveau, surtout chez les écrivains catholiques.

Ce qu'il est permis de savoir de la vie de saint Pierre se trouve écrit dans les Evangiles et dans les Actes des apôtres. Tous les autres documents qu'invoque le catholicisme pour établir que saint Pierre a été évêque de Rome et y a subi le martyre, postérieurs souvent de plusieurs siècles à l'époque de sa vie, ne méritent qu'une médiocre confiance historique; ils ne renforcent que des récits légendaires et contradictoires.

Pierre, disciple de Jésus, a vécu avec le maître en Judée ou en Galilée. Il est bien vrai qu'à la veille du crucifiement le disciple a renié trois fois le maître, mais il s'en est si vite repenti! Les évangiles ne peuvent donc pas faire mention d'un voyage qu'aurait fait à Rome le prétendu chef de la papauté, puisqu'ils s'arrêtent à la mort du Christ.

On attribue à saint Luc, disciple de saint Paul, et qui connaissait saint Pierre, la rédaction des *Actes des Apôtres*. Nous y lisons le récit de la mission apostolique de ces deux princes de l'Eglise. L'auteur indique quelles ont été les villes parcourues par Pierre en Judée et en Galilée; il

raconte les prédications faites, les conversions obtenues, les persécutions subies, mais il ne dit pas un mot de la présence de cet apôtre à Rome, ni qu'il ait jamais projeté de s'y rendre, tandis qu'il ne manque pas de mentionner le voyage et le séjour de Paul sous le règne de Néron.

Or, si saint Pierre avait accompagné saint Paul, ou si saint Paul y avait trouvé saint Pierre déjà établi, et s'ils avaient vécu ensemble plusieurs années, pourquoi ce silence?

« Un pareil oubli, dit M. Viennet, *Histoire de la Puissance pontificale*, serait un étrange manque de respect envers le chef de l'Eglise chrétienne. »

Mais cet oubli étrange et irrespectueux ne serait pas le seul. Paul qui, malgré les rivalités et les jalousies de l'aspotolat, n'a pas dédaigné de raconter dans deux de ses épîtres les entrevues qu'il a eues avec Pierre à Jérusalem et à Antioche, se serait abstenu de parler de leur vie commune à Rome!

Dans l'épître qu'il adresse aux Romains, en 58, pour leur annoncer sa prochaine arrivée dans leur ville, il leur cite les noms de vingt-sept disciples du Christ qui déjà l'habitent, et le nom de Pierre, qui aurait dû figurer en tête de la liste, n'est pas même indiqué.

Et cependant, d'après la version catholique, Pierre aurait été évêque de Rome pendant vingt-cinq ans (de 42 à 67).

De plus, le fondateur du Saint-Siège n'aurait laissé lui-même aucun document établissant sa présence à Rome à une époque quelconque de sa vie et l'exercice de son ministère.

Comment donc s'est formée cette histoire de Pierre, évêque et Souverain-Pontife pendant vingt-cinq ans?

« Le christianisme naissant, dit M. Laufrey, *Histoire des Papes*, fut une république spirituelle. Il n'avait ni chef suprême, ni bras séculier, ni pouvoir temporel. »

L'immense attraction qu'a exercé sa doctrine s'explique par la dégradation morale de la société à l'époque de son apparition, et par le despotisme écrasant des Césars gouverneurs du monde.

Le christianisme, par la bouche de Paul, proclamait l'égalité entre les vainqueurs et les vaincus, entre le maître et l'esclave, entre l'homme et la femme, entre le juif et le gentil. C'est un cri d'affranchissement et de liberté.

Mais l'idée d'une autorité quelconque, attribuée à un seul homme, n'existait nulle part.

Feuilleton du RÉVEIL.

LA MARQUISE DE FRÈNE

ROMAN HISTORIQUE

(SUITE)

XVIII.

LE COMBAT.

Le lecteur n'a pas oublié qu'au milieu d'un entrelien des plus pathétiques entre Gendron et la marquise, le matelot de quart avait signalé une voile à l'horizon; mais à peine le corsaire avait-il mis le pied sur le pont pour s'assurer par lui-même de quel genre de navire il s'agissait, qu'elle avait disparu.

Deux jours entiers se passèrent à la recherche du vaisseau signalé, sans qu'on le pût découvrir. Il y avait tout à présumer pourtant que le matelot ne s'était pas trompé. Voici ce qui avait eu lieu. Séparé par une tempête du reste de la flotte partie de Smyrne et chargée de riches marchan-

dises pour le compte de marchands hollandais, le commandant de ce vaisseau avait, le premier, aperçu le navire de Gendron. Les vaisseaux africains de cette époque différaient essentiellement de forme avec ceux d'Europe, et le commandant reconnut aussitôt qu'il avait affaire à un corsaire; aussi, voulant à tout prix, si cela était possible, éviter le combat, il fit forcer les voiles, espérant gagner de vitesse les barbares ou bien rejoindre la flotte, ou peut-être rencontrer l'un des vaisseaux des chevaliers de Malte chargés, par le grand-maître de l'ordre, de combattre et d'exterminer les pirates.

Mais il avait affaire à forte partie. Gendron avait immédiatement donné l'ordre de gouverner dans la direction qu'il avait prise, et de tout préparer pour le combat. *La Hourri* (c'était le nom de son trois-mâts) était plus fine voilière que le *Neptune*, et, sans un bouillard fort épais qui s'élevait inopinément élevé et qui avait contrarié sa marche, elle l'aurait eu bientôt rejoint. Pendant deux jours, ainsi que nous l'avons dit plus haut, il avait donc été impossible de rien découvrir. Pourtant, au matin du troisième, cette obscurité relative se dissipa, et les deux embarcations se trouvèrent bientôt en présence l'une de l'autre. Quelques coups de canon furent échangés sans résultat appréciable; c'était comme un essai, une provocation à la bataille. Un quart-d'heure après environ, le véritable combat commença. Les deux

navires se trouvaient à une distance d'environ une demi-lieue et évoluaient dans un rayon de trois à quatre kilomètres. C'était merveille de les voir aller, venir, s'avancer pour lâcher une bordée, et s'éloigner ensuite de toute la vitesse de leurs voiles ou de leurs rames pour éviter les projectiles de l'ennemi. Cela dura deux longues heures au bout desquelles l'abordage eut lieu; alors ce fut un massacre horrible, une boucherie sans pitié, un combat corps à corps au poignard ou à la hache: tuerie ignoble, bien digne des peuples barbares et que les nations civilisées de nos jours tiennent à honneur de conserver.

Le ciel et la mer, seuls témoins de cette scène de carnage, protestaient couragement contre elle. Aux hurlements de rage des combattants, aux cris de désespoir des blessés et des mourants, se mêlaient les mugissements de la tempête et les éclairs étincelants; les roulements de tonnerre se succédaient avec rapidité, se confondaient avec les bruits sourds et les lueurs rougeâtres sortant des narines hideuses de ces monstres de bronze ou de fer, vomissant de tous côtés la douleur, l'incendie et la mort. Un boulet avait renversé le grand mât du *Neptune*; sur le pont, le sang coulait à flots, et, se mêlant à la pluie qui tombait par torrents, formait comme un lac sanguinolent dont les eaux rougies coulaient goutte à goutte dans la mer. De temps à autre on entendait comme le bruit d'un corps tombant à

l'eau, et le gouffre immense et sans fond se refermait sur un cadavre et comptait une proie de plus.

Au milieu de ces bruits divers et sinistres, Gendron passait comme un éclair; il était partout, voyait tout, dirigeait tout, excitait ses hommes au meurtre et se battait lui-même comme un lion. Avec ses vêtements en lambeaux, sa figure noire et ses mains sanglantes, il était méconnaissable et nul n'aurait deviné en lui l'aimable convive et le bel amoureux de la veille; déjà plusieurs avaient péri de sa main lorsqu'il se trouva face à face avec le capitaine hollandais. Les deux ennemis se regardèrent un instant comme pour mesurer leurs forces respectives, puis, en moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire, ils se ruèrent l'un sur l'autre et se saisirent, en cherchant mutuellement à se frapper. Ce combat singulier ne dura guère plus de quelques minutes, mais elles parurent un siècle aux deux combattants; leurs forces étaient à peu près égales et la victoire était encore incertaine, lorsque, en se reculant, le Hollandais heurta du pied un cadavre et perdit l'équilibre. Profitant de ce moment, Gendron le renversa et lui mit le pied sur la poitrine. Alors, sans écouter les supplications de l'ennemi vaincu qui lui demandait grâce, il saisit une hache d'abordage et l'éleva sur sa tête; l'air siffla et l'arme meurtrière s'abattit une seule fois; le râle qui sortait de la poitrine brisée du

L'Eglise marchait dans la voie tracée par son fondateur. Lisez les épîtres de saint Paul et de saint Pierre, parcourrez l'histoire des martyrs, inscrite sur les pierres tumulaires des catacombes, vous n'y rencontrerez pas une pensée d'ambition terrestre.

« Le nom de pape, dit le même auteur, s'y rencontre, il est vrai, mais il se donne indifféremment à tous les évêques. L'autorité spirituelle appartient toute entière aux évêques élus par l'assemblée des fidèles, aux prêtres, aux diacres, etc... Non-seulement les évêques de Rome ne s'attribuent aucune prééminence sur leurs collègues, mais on ne voit pas qu'ils y prétendent. »

Et M. Viennet dit de son côté : « Jusqu'à l'année 166 de l'ère chrétienne, l'autorité de l'évêque de Rome n'était pas plus grande, plus élevée que celle des autres. »

Mais diverses causes devaient nécessairement faire dévier l'Eglise de la pureté de ses principes.

« Le mouvement qui tendait à concentrer une grande autorité entre les mains d'un seul homme était secondé par tant de causes, qu'il devait prévaloir tôt ou tard... les schismes, la persécution, l'habitude invétérée de donner à la loi une personnalité visible et vivante, la lassitude qui fait les dictatures... Et il y avait une grande raison pour qu'elle s'accomplît au profit des évêques de Rome : c'était l'unique, l'incomparable situation de leur diocèse. » (Laufray).

Et pour justifier cette suprématie spirituelle, l'ambition des évêques de Rome imagina de prétendre qu'ils tenaient leur évêché et leur pouvoir de l'apôtre Pierre. De là la première édition du tableau chronologique des papes, de cette succession de Souverains-Pontifes, à la tête desquels fut placé Pierre en lui attribuant un règne de vingt-cinq années. Ce fut la noblesse d'origine qu'ils se donnèrent. Et plus tard, on inventa les fausses décrétales.

Comme le fait de saint Pierre, premier pape, était difficile à contrôler au bout de deux siècles, il fut accepté et se répandit à l'aide de la tradition parmi les chrétiens fidèles et croyants.

Et c'est alors que les auteurs catholiques, qui le plus souvent ne puisent pas à d'autre source que la légende, commencèrent à en parler.

Nous ne pouvons, en nous renfermant dans les étroites limites d'un article de journal, signaler quels sont les auteurs des premiers siècles qui désignent saint Pierre comme premier évêque de Rome et chef suprême de l'Eglise, et démontrer le peu de valeur de ces documents historiques. C'est un travail qui a été accompli avec un talent d'érudition et une impartialité vraiment remarquables par M. Viennet, et dont la conclusion ne peut laisser aucun doute. En voici le résumé :

« Si saint Pierre a établi l'Eglise et le siège d'Antioche, il n'est point prouvé qu'il ait abandonné pour venir se fixer à Rome et y fonder le Saint-Siège. S'il a été martyrisé, ce qui est douteux, mais ce qui semblerait résulter d'une lettre de saint Clément, qui vivait à la fin du premier siècle, il est loin d'être démontré qu'il ait été martyrisé à Rome, et surtout en compagnie de saint Paul. »

Mais si le séjour de l'apôtre à Rome était admis, malgré les preuves contraires, l'épiscopat

ne saurait l'être. Les premiers auteurs qui parlent de saint Pierre comme fondateur de l'Eglise de Rome en donnent l'administration à saint Lin : « Il faut descendre à la fin du quatrième siècle pour trouver une assertion positive. C'est saint Jérôme qui la donne, tant pour l'épiscopat d'Antioche que pour celui de Rome. C'est lui qui fixe à vingt-cinq ans la durée du dernier, et qui le fait ainsi remonter jusqu'à la quarante-unième année de Jésus-Christ, c'est-à-dire à l'empire de Claude, sans voir que cela contrarie un peu les Actes des apôtres. N'importe, c'est de ce moment que les incertitudes cessent, que la tradition est transformée en loi. C'est de ce moment enfin qu'est fixé le sentiment commun de l'Eglise ; que saint Pierre a été le premier évêque de Rome ; et cette opinion donnera au Saint-Siège une grande autorité sur ceux de l'Occident, le fera souvent entreprendre sur les prélats orientaux, attaquer même et renverser quelquefois les puissances de la terre. » (Viennet).

On s'explique très bien dès lors que la petite brochure du centenaire de saint Pierre laisse de côté cette question première, fondamentale ; qu'elle s'exerce à fixer une date douteuse, et qu'elle proclame que la vénérable tradition de l'Eglise, Denis, évêque de Corinthe ; saint Jérôme et saint Ambroise sont des autorités suffisantes. Nous venons d'indiquer à quelle époque vivait saint Jérôme ; saint Ambroise est né en 340 et mort en 397.

Ainsi, le tableau chronologique des papes doit être diminué de son premier numéro. C'est une espèce de généalogie où il y a de faux parchemins. Néanmoins c'est à l'aide de cette origine fautive : le pontificat de saint Pierre, c'est à l'aide de ce puissant levier que le siège de Rome a remué le monde.

Comprenez-vous alors que la première fête de Rome soit celle de saint Pierre ; qu'on y déploie toute la splendeur imaginable ; que les traditions qui s'y rattachent soient chères à la papauté, et qu'elle réserve ses plus grandes fureurs à ceux qui les combattent ?

Comprenez-vous qu'elle y convoque les évêques, afin que ceux-ci viennent rendre hommage au fondateur de l'autorité et de la suprématie pontificale ?

MONDIÈRE.

LETTRE PARISIENNE

(No 9.)

Mon cher Charles,

On s'est plaint de Denys de Syracuse ; on s'est plaint de Torquemado ; on s'est plaint de tous les tyrans ; mais je n'en connais pas un qui ait été aussi... tyrannique que ne l'est la foule de ceux qui nous aiguillonnent chaque jour, nous soumettent à un supplice lent, haineux, non intermittent, et font de notre existence un martyre de contraintes et de vexations.

N'as-tu jamais eu envie d'étrangler ton portier ? Voici la monographie du mien :

Son trait principal est qu'il se désigne obstinément par le nom de concierge qu'il fait dériver, avec Boiste, de Custos, gardien ; un peu plus il se dirait magistrat, et appellerait sa charge : conciergerie. Comme rien ne s'y oppose, je pense qu'il y viendra et réclamera

l'immovibilité. Je prédis cela à nos petits-neveux — qui en verront bien d'autres !

Mon portier, louant un appartement de sa maison, revêt instantanément, à l'approche du locataire compétiteur, toute la dignité d'un juge d'instruction, plus l'insolence qui dénote le tyran de bas étage.

Nous ne voulons pas de chiens ; Nous ne voulons pas de chats ni de perroquets ; Nous ne voulons pas d'artistes ; Nous ne voulons pas que l'on rentre après minuit ; Nous ne voulons pas d'enfants ni de femmes enceintes...

Dit-il nous comme collectif, ou emploie-t-il ce pronom à la façon des souverains ? je n'ai jamais pu le savoir, et je n'ai jamais eu l'audace de l'interroger lui-même à ce sujet.

Entre toutes ces questions et nos timides réponses, il vous regarde dans le blanc des yeux comme prêt à s'écrier : Vous voyez, Messieurs les jurés, combien le trouble de cet homme dépose contre sa sincérité !

Si vous sortez à votre avantage de cette épreuve, mon portier reçoit — toujours avec dignité — un denier à Dieu dont le nom est une affreuse impiété, car cela semblerait vouloir faire entendre que ce que l'on donne à Dieu n'est pas dû et est perdu. Mais mon portier s'inquiète peu de cela : les grands esprits ne s'arrêtent pas à ces bagatelles — il empêche, sans souci des étymologies.

A partir de ce moment, mon portier commence à vous regarder comme un de ces ennemis intimes auxquels on peut impunément prodiguer les coups d'épingles. Il sait qu'il est, pour les locataires, un domestique que l'on n'a pas le droit de chasser, et il en use... et il en abuse. Humilié de sa position d'inférieur, vis-à-vis de gens qui ne le paient pas directement, il se venge incessamment sur eux, avec cette tenacité haineuse, propre aux envieux sans mérites justificatifs.

Si une lettre arrive portant un nom dont l'orthographe n'est pas parfaitement exacte, vous pouvez être certain qu'elle sera retournée au bureau des rebuts avec cette annotation : inconnu. Il vous remettra, à la prochaine occasion, celle qu'il aura reçue pour vous le matin. Quant aux journaux, circulaires et autres imprimés, on les prend si l'on veut ; mais lui vous les donnera... jamais !

Si vous n'êtes pas chez vous, qu'il vous vienne un visiteur, et que ce visiteur passe devant la loge sans rien demander, mon portier lui laissera monter deux, trois étages, plus ou moins, et lorsqu'il le verra arriver presque chez vous, il lui criera d'en bas : Qu'est-ce que vous demandez ?

— Monsieur X.

— Y n'y est pas.

Et il se gardera bien de vous dire ensuite qu'il vous est venu une visite.

Mon portier surveille et dévisage les gens qui viennent vous voir. Il m'a dit un jour : Quand votre famille est à la campagne, qu'il n'y vienne pas d'homme seul pour vous, ça c'est que je m'en vais monter.

Or, comme une affaire ou un hasard peut amener une femme honnête chez un homme vivant temporairement en garçon, je ne verrais, pour répondre à ce qu'il y aurait là d'injurieux soupçon, qu'une solide volée de coups de canne.

Si je reviens tard du théâtre, et qu'il plénve ou qu'il gele, je suis sûr d'attendre à la porte de quinze à vingt minutes ; enfin, jusqu'à ce qu'il juge que je suis suffisamment mouillé ou gelé.

Hargneux pendant toute l'année, mon portier devient mielleux, obséquieux, plat-ventre, durant la quinzaine qui précède le jour de l'an. Néanmoins, il serait téméraire d'en profiter, parce que cette quinzaine, comme toutes les quinzaines, ne durant que deux semaines, il vous ferait payer cher ensuite ce moment d'émancipation.

Je sais à quoi je m'expose en écrivant cela ; cette lettre te parviendra par la voie du Réveil dont je recois chaque numéro, et comme mon portier lit naturellement mes journaux avant moi, tu peux penser ce que me vaudra ce portrait.

Si quelque futur beau-père se présente pour prendre des renseignements sur mon compte, on ne manquera pas de lui dire que j'ai des vices constitutionnels, et que j'ai été compromis dans l'affaire Orsini.

Je ne suis pas sans espérer que, dans une centaine d'années, on me vote une statue en n'importe quel pour ce trait d'audace.

Le petit tyran n° 2 est, sans contredit, le cocher de fiacre. S'il consent, d'après l'examen qu'il fait de votre mine, à vous voiturier dans sa machine à petite vitesse, n'essayez pas de lui proposer de vous conduire à l'heure. Supposer qu'il puisse consentir à

vous consacrer peut-être le temps de deux ou trois courses qui lui rapporteraient autant de pour-boire, serait insensé. Le prenant à la course, tâchez de ne pas lui demander d'aller loin, si vous craignez les injures et même les coups de fouet.

Lorsque vous le payez, cinq sous pour lui, lui semblent dus (c'est l'avis imprimé de M. Ducoux, l'entrepreneur des petites voitures). A dix sous, il vous fait la grâce d'un merci... quand il est de bonne composition. Mais au-dessous de 25 centimes, il vous demande si vous le prenez pour un trimballeur d'indigents (c'est ainsi qu'il désigne les cochers d'omnibus) ; et s'il ne vous jette pas votre argent à la tête, c'est que, véritablement, vous n'en êtes pas digne.

La question du pour-boire m'amène aux garçons de café. Ces fonctionnaires à veste anglaise, à souliers de bal et à frisure collante, réalisent des bénéfices dont on ne se fait pas idée. J'ai connu un établissement où le premier garçon payait les autres sur le produit du tronc, et devait, après cela, à son patron, 600 FRANCS PAR MOIS !!!

Il lui restait annuellement de 6 à 7,000 francs. Un de mes amis me disait que cet impôt lui coûtait, à son café habituel, plus de cent francs par an. Eh bien ! prends seulement le dixième de cette somme, multiplie-le par le nombre de consommateurs qui vont au café, et tu obtiendras un chiffre effrayant... effrayant si tu réfléchis qu'il y a des malheureux pour qui le pain n'est pas quotidien.

D'autres petits tyrans sont ces commerçants aux luxueuses boutiques et chez qui l'on entre avec cette modestie respectueuse qu'impose le faste. Vous demandez une pelote de fil de deux sous que l'on vous fait six francs, et comme vous vous permettez de trouver ça cher, le monsieur de l'endroit ferme solennellement le carton à votre nez, et vous tourne le dos sans mot dire, ou vous lance quelque phrase comme : si vous n'avez pas le moyen de payer ce prix-là, faites-vous inscrire au bureau de charité !

Il y a encore l'ouvreuse de loges qui vous met le programme sous la gorge. A la sortie, vous voulez lui donner dix sous ; vous n'avez que des pièces de cinq francs, et vous lui demandez votre monnaie. Elle retourne infructueusement toutes ses poches, ne pouvant parvenir à trouver ces malheureux 4 fr. 50. Si vous avez une femme à votre bras, ce manège dure jusqu'à ce que, impatienté ou honteux, vous abandonniez vos prétentions au change. Voulez-vous cesser d'attendre ? dites à l'ouvreuse : Madame, puisque vous n'avez pas de monnaie, j'ai là trois sous qui vont faire votre affaire. La honte est une sottise dans ces cas-là.

Tu vois de quelle catégorie de gens je te veux parler, et que cette catégorie est inépuisable ; aussi n'essaierai-je pas de l'énumérer jusqu'au bout. Ce sont des gens très peu utiles, mais indispensables, parce qu'ils nous tiennent par les menus détails de la vie. Ils vivent de nous, nous les payons ; ils en sont humiliés et se vengent avec une lâcheté sûre de l'impunité.

Une loi qui autoriserait l'assassinat des petits tyrans, contribuerait plus que n'importe quoi au bien-être public.

Outre ceux que l'on paie, il y a encore d'autres petits tyrans ; mais, du moins, on peut fuir ces derniers. Ce sont :

Les vieillards quinteux qui, sous prétexte de cheveux blancs, vous marchent sur les pieds et vous appellent imbécile ! — si vous criez :

Les facétieux qui vous font attendre indéfiniment, lorsque vous vous tordez en attendant votre tour à une colonne Rambuteau ;

Les grinceux obèses qui veulent pour eux toute la place et vous grommellent des choses peu aimables, voyant que vous êtes un homme bien élevé et que vous n'avez pas l'habitude du pugilat ;

Les enfants des autres ; les organes de barbarie ; les mérites poseurs et les poseurs sans mérite. Les patisseurs qui n'apportent jamais la tourte à l'heure ;

Les coquettes qui vous provoquent sous prétexte qu'elles sont jolies, et ne veulent pas de vous, sous prétexte qu'elles sont mariées ou vertueuses, ce qui est abusif ou invraisemblable ;

Les petits crevés qui sont mis au monde pour agacer les nerfs de ceux qui les voient passer ;

Et enfin, le correspondant qui vous écrit une lettre interminable.

Donc, l'ayant assez tyrannisé pour aujourd'hui, je termine ici en te serrant la main.

E. MOREAU DE BAUVIÈRE.

malheureux cessa tout-à-coup, et Gendron, repoussant du pied la tête détachée du tronc, l'envoya rouler dans la mer.

Ainsi finit la bataille. Les Hollandais, témoins de la mort de leur chef, ne se crurent plus en état de résister ; ils arborèrent le pavillon blanc et se rendirent à discrétion. Gendron les fit alors charger de chaînes et passer à son bord, tandis que la plus grande partie des débris de son équipage occupait le vaisseau ennemi. Alors on compta les morts ; les deux équipages avaient été plus que décimés, et de nombreux blessés encombraient l'ambulance. De ce nombre était Margot ; la pauvre fille avait eu un bras emporté pendant l'action par un boulet perdu qui avait traversé la cabine où sa maîtresse et elle se tenaient tremblantes de frayeur, et l'amputation avait été jugée nécessaire.

La soubrette avait bravement supporté cette douloureuse opération, pratiquée de suite par un médecin portugais qui se trouvait au nombre des esclaves, opération qui avait été marquée par un détail assez touchant pour être reproduit ici. Au moment où le chirurgien emportait le bras coupé, Margot l'arrêta d'un geste.

— Apportez-le-moi, dit-elle.

Le chirurgien obéit et lui le présenta. Elle prit alors, avec la main qui lui restait, un anneau d'argent qui brillait à l'un des doigts de cette main désormais inerte, le baisa et pria le prêtre

portugais, leur compagnon et leur ami, de vouloir bien le passer à l'autre. C'était un souvenir donné, quelques semaines auparavant, par le pauvre Laforet.

— Et maintenant, ajouta-t-elle, jetez-le à la mer. Cet ordre allait être exécuté, mais la marquise s'y opposa et fit embaumer ce bras, en souvenir du dévouement de Margot.

XIX.

LA DOT DE L'INCONSTANCE.

Les avaries éprouvées par les deux navires nécessitaient de promptes réparations. En conséquence, Gendron chercha à gagner l'un des ports de la Morée le plus proche de l'endroit où il se trouvait, mais les vents contraires et le mauvais état de la mer ne le lui permirent pas.

Il se dirigea donc vers une petite île où il y avait une baie qu'il savait devoir lui offrir un refuge assuré.

Cette île était complètement désertée ; elle mesurait une circonférence d'environ sept ou huit lieues, et ne produisait d'autre végétation que des bois assez touffus, peuplés de gibier et d'oiseaux marins. A part la baie dont nous avons parlé, et dans laquelle le corsaire avait déjà

trouvé asile, elle n'était accessible nulle part ; partout de gigantesques falaises et des rochers à pic en rendaient l'abord impossible ; on aurait pu bâtir là une forteresse inexpugnable où dix hommes intrépides eussent facilement tenu tête à dix mille assaillants. Cependant, en face de la baie, à une portée de fusil, un rocher s'est effondré et se trouve en contre-bas de ceux qui l'avoisinent d'un certain nombre de mètres, de sorte qu'il n'est pas impossible d'y établir des crampons et de s'introduire par là dans l'île au moyen d'échelles de cordes. Cette description n'est pas inutile ; la suite de notre récit le prouvera.

Ces rochers, qui s'élevaient à fleur d'eau à l'entrée de ce petit golfe, firent trembler un instant la marquise et ses nouveaux compagnons d'infortune ; mais les soldats de Gendron, confiants dans le pilote qui connaissait ces parages, riaient de leur frayeur. En effet, la Hourie passa à travers ces écueils aussi facilement qu'un goujon entre deux cailloux dans l'eau courante d'un ruisseau limpide.

A peine débarqués, Gendron ordonna à ses hommes de couper des branches d'arbres et d'en former plusieurs cabanes pour s'abriter des intempéries probables. Ces mêmes haches dont on avait fait, quelques jours auparavant, un si barbare usage, servirent à construire des demeures commodes, agréables même vu le soin qu'on ap-

portait à en garnir l'intérieur avec des feuilles nouvelles, ce qui produisait une très douce sensation de fraîcheur.

Au nombre des prisonniers nouveaux faits par le corsaire lors du combat de la Hourie et du Neptune, se trouvaient quatre jeunes Hollandais, issus de familles riches, tous d'assez bonne tournure et d'une figure avenante. Hortense, en les voyant tristes et si malheureux, ne put s'empêcher de leur porter intérêt.

— Regarde, Margot, lui dit-elle, comme ils ont l'air distingué ! Pauvres nobles jeunes gens, que ne puis-je leur rendre à la fois la fortune et la liberté !

— C'est vrai, tout de même, répondait Margot, ce que vous dites là, Madame, et si M. Gendron...

— Silence.

— Permettez-moi, Mesdames, de vous remercier de l'intérêt que vous paraissez prendre à notre misérable sort, dit l'un d'eux en s'approchant. Le même malheur nous a réunis, et c'est une raison suffisante pour qu'il y ait entre nous au moins une sincère sympathie ; veuillez donc, dans l'occasion, si vous avez besoin de quelques services, vous rappeler que nous sommes tout entiers à votre disposition.

(La suite au prochain numéro.)

Daniel OLIS.

Causerie anecdotique.

J'ai bonne mémoire, et je suis curieux comme une femme, comme une femme et demie. Or, je me souviens que M. Haussmann, aujourd'hui baron, préfet de la Seine, sénateur..., portait autrefois, étant sous-préfet, la décoration de juillet; la porte-t-il encore? ne la porte-t-il plus? De grâce, que quelqu'un me le dise, j'ai un sérieux intérêt à le savoir.

En attendant, il devrait bien, M. Haussmann, souscrire à la statue de Voltaire, et envoyer ses 50 centimes à M. Havin, ne fût-ce que par reconnaissance envers le philosophe de Ferney. Comment? me dira-t-on, pourquoi? quelle reconnaissance? Ah! ah! vous êtes curieux à votre tour, amis lecteurs; eh bien! je vais vous l'apprendre: c'est que Voltaire a prophétisé M. Haussmann; il a été son précurseur, son saint Jean-Baptiste, et il a fait son portrait en miniature; il n'y manque qu'un coup de pinceau pour représenter la balafre... du jardin du Luxembourg. — Son portrait! vous voulez rire. — Du tout, du tout; c'est la pure vérité, et j'en lève la main; la preuve d'ailleurs est facile à fournir. Ouvrez le tome II des poésies du grand homme (de Voltaire, entendons-nous; on pourrait s'y tromper), aux variantes du temple du goût, et vous y trouverez ces paroles, mises par l'auteur dans la bouche de Colbert:

«... Ceux qui viendront après moi feront ce que j'ai seulement imaginé... Un jour, les salles de spectacles seront dignes des ouvrages immortels qu'on y représente; de nouvelles places et des marchés publics, construits sous des colonnades, décoreront Paris, comme l'ancienne Rome; les eaux seront distribuées dans toutes les maisons, comme à Londres; les inscriptions de Santenil ne seront plus la seule chose qu'on admirera dans vos fontaines; la sculpture étalera partout ses beautés durables, et annoncera aux étrangers la gloire de la nation, le bonheur du peuple, la sagesse et le goût de ses conducteurs.»

En vérité, parler ainsi, n'était-ce pas prédire au monde la venue de M. Haussmann? Donc, monsieur le baron, un peu de gratitude, s'il vous plaît, et 50 centimes à M. Havin; j'y tiens, pour Voltaire et pour vous.

En lisant, l'autre jour, les détails du cérémonial pompeux de la cour se rendant à la fête de la distribution des prix de l'Exposition, j'ai noté ce petit fait, que chaque cheval de la voiture impériale était conduit à la main par un valet de pied. Ce fait est insignifiant en lui-même, et il n'aurait certes pas arrêté mon attention, si je ne l'eusse rattaché, par la pensée, à une anecdote que je demandais la permission de raconter en peu de mots:

Avant la Révolution de 89, le vicomte de Cessac était vassal de l'évêque de Cahors, et, comme tel, soumis à certaines obligations, parmi lesquelles s'en trouvait une assez singulière: le jour où Monseigneur prenait, en grand appareil, possession de son évêché, le vicomte devait aller l'attendre à la porte de la ville, nu-tête, sans manteau, une jambe et un pied nus, en pantoufle, et dans cet état saisir la bride de la mule montée par l'évêque, puis conduire l'un et l'autre au palais épiscopal, où il servait Monseigneur pendant son dîner; « après quoi, ajoute la chronique, il avait, pour sa peine, la mule et le buffet du prélat, dont la valeur s'élevait parfois jusqu'à 30,000 livres.»

Eh bien, je me suis demandé s'il n'était pas probable que les valets de pied de la voiture de l'empereur, auraient préféré mener par la bride la mule de l'évêque de Cahors, avec l'évêque par dessus... le marché, et je me suis répondu affirmativement; n'ai-je pas eu raison?

Puisque j'ai commencé cette causerie par le préfet de la Seine, je puis bien la terminer par le préfet de police; la transition est assez naturelle pour ne pas faire disparaître.

Il paraît que MM. les parisiens se plaignent amèrement de la poussière que la foule des provinciaux indigènes ou étrangers, trottant, les uns en voiture, les autres à pied, dans la capitale, leur fait lever. Ils vont même jusqu'à prétendre que cette poussière envahit, salit leurs appartements, leurs meubles, leurs marchandises, leurs comestibles... et l'on parle d'une pétition à M. Piétri, qui est, dit-on, fort embarrassé, car comment empêcher les provinciaux de trotter, et la poussière de se soulever?

Sous le bon plaisir de M. le préfet de police, je vais lui indiquer un moyen de faire cesser ces plaintes. C'est de rétablir, pendant la durée de l'Exposition, l'ancien droit de *publérage*. Ce droit consistait dans une redevance payée au seigneur haut-justicier, dans la terre duquel passaient des troupeaux, à cause de la poussière qu'ils y excitaient, poussière impertinente qui se permettait de troubler, un instant, la limpidité de l'atmosphère que le noble châtelain avait la bonté d'admettre autour de son manoir.

A mon sens, M. le préfet de police pourrait, par un arrêté, ressusciter avec succès cette taxe, au profit de la ville de Paris, et à l'encontre des gens de province. L'actif du budget municipal s'en trouverait bien, et les murmures s'apaiseraient. Il est vrai

que les provinciaux seraient peut-être mécontents à leur tour, d'être assimilés aux troupeaux et taxés comme tels; mais ils auraient tort, d'abord parce que, toute foule renfermant des moutons de panurge, l'assimilation n'a rien de forcé, ensuite parce que, qu'il s'agisse de poussière provenant de pieds d'animaux, ou de pieds d'hommes, le résultat est le même, et que tout dommage occasionné à autrui doit être réparé.

J'ai dit.

BROSSIER.

BIBLIOGRAPHIE

M. ERNEST LEGOUVÉ.

LES DEUX REINES DE FRANCE. *Drame.*

M. Ernest Legouvé m'a toujours été très-sympathique, parce qu'il joint à un grand talent une conviction profonde. Ce qui manque le plus aux écrivains de nos jours, c'est la conviction qui est l'honnêteté de l'esprit; qu'il s'agisse de politique, de religion, de littérature ou de beaux-arts, on choisit à notre époque l'opinion qui peut être utile, celle qui donne la perspective d'un avantage matériel à en retirer, quitte à la troquer le lendemain contre une autre diamétralement contraire, si le vent qui soufflait du nord a tourné au midi.

Je ne veux citer personne, mais regardez autour de vous. Combien d'écrivains sont descendus dans l'arène comme des lions, et qui n'y montrent que les finesses du renard! Combien rompent des lances, disputent et veulent convaincre tout le monde, qui ne sont point eux-mêmes convaincus! Comptez-les, le nombre en est grand, immense, il les renferme presque tous. Mais, je me hâte de le dire pour être juste, il est tout à côté un petit groupe d'hommes éminents par leurs œuvres, leur esprit et leur caractère qui, s'ils ne partagent pas tous les mêmes principes, poursuivent du moins tous le chemin qui leur semble conduire au but unique qu'ils désirent atteindre. M. Legouvé est une des personnalités les plus saillantes de ce groupe. Héritier d'un nom déjà célèbre, sa tâche était difficile et on eût pensé plus d'un; mais homme de mérite lui-même, il est heureusement sorti triomphant de cette épreuve, et sa gloire personnelle s'est ajoutée au reflet de celle qui lui était acquise par sa naissance.

Je le répète donc, M. Legouvé est un écrivain convaincu, et c'est le premier de tous les éloges qu'on puisse faire. Quant à ses œuvres, nous les connaissons toutes, et nous les avons toutes applaudies: *Médée*, *Par droit de conquête*, et un *Jeune homme qui ne fait rien*, sont trois beaux fleurons de sa couronne dramatique.

Travailleur patient, auteur consciencieux, professeur éminent, et membre de l'Académie française, il se laisse préoccupé dans l'accomplissement de son œuvre par le soin de la forme, c'est-à-dire la pureté de la langue, la richesse et la beauté du style. Sa phrase, quoique naturelle et facile, élégante et sonore, est travaillée avec une sollicitude qui ne se trahit pas toujours; mais son dialogue vif et serré, abonde en aperçus fins, en observations ingénieuses, en nuances exquises, et l'esprit y éclate et s'y joue, et s'y jouerait plus souvent encore, si l'auteur, qui sait se borner parce qu'il sait écrire, ne le retenait captif. Ses personnages vivent bien véritablement: ils pleurent, ils souffrent, ils aiment; leurs passions nous étreignent, et le même coup qui les frappe nous blesse.

Dans ses comédies qui renferment toutes une idée morale et philosophique, pas de moyens détournés, pas d'intrigues accessoires, pas de complications inutiles; tout au plus pourrait-on lui reprocher deux ou trois rôles qui ne semblent pas indispensables. Mais comme l'intérêt augmente et va toujours croissant! comme il jaillit de l'action même! et comme cette action est simple et vraie. Vous rappelez-vous le deuxième acte de *Par droit de conquête*? Cette femme, cette paysanne fière de son fils, de son Georges qu'elle appelle avec tant d'orgueil: *Excellence!* et Georges, nature supérieure et homme de génie, fier de cette ignorante dont le cœur déborde de tendresse, de cette *ambitieuse*, de cette *mauvaise mère* qui le rêve ministre, et qu'il adore! Ah! comme l'émotion vous gagne, et comme cette femme nous fait vite oublier le vieux marquis de Rouillé, la marquise, et jusqu'à la douce et sympa-

thique figure d'Alice! Oui, j'ose le dire sans crainte d'être démenti, c'est là une scène unique que l'on ne dépassera pas.

Toute l'œuvre de M. Legouvé est sur ce ton là, et j'y pourrais puiser plus d'un enseignement utile, si la place que doit occuper cet article n'était nécessairement restreinte. Cependant je ne veux point laisser échapper l'occasion qui s'offre à moi de vous parler aujourd'hui de son drame *Les deux reines de France*.

Ce drame a été interdit par la commission d'examen, et l'auteur, dans une lettre adressée au ministre et qui sert de préface, a consenti à plaider sa cause, mais n'a pas été plus heureux. Je m'attendais donc à rencontrer dans ce drame des maximes dangereuses pour l'ordre public, et je n'y ai trouvé que de nobles pensées noblement exprimées. C'est la lutte d'un roi avec un pape. C'est l'histoire d'un homme placé entre le devoir et l'amour, entre une femme légitime qu'il n'aime pas, et une maîtresse qu'il adore; c'est Philippe-Auguste entre Ingeburge et Agnès. De cette situation, M. Legouvé a su tirer des effets saisissants. Les caractères sont tracés de main de maître, ceux du roi et d'Ingeburge surtout, et le moyen-âge ressuscité est devant vous vivant et sombre. Un jeune homme, *Laudresse*, vous intéresse par son amour qu'il exprime en fort beaux vers pleins de poésie, qui vont au cœur et qui y restent. Il revient de Copenhague où il a été épouser Ingeburge pour Philippe. La jeunesse, la beauté, la douceur de la reine, ont fait sur son âme une impression qui ne s'effacera plus.

Ciel! avoir vingt-cinq ans! rencontrer une femme! Trois fois reine! et de nom! et de visage! et d'âme! Pour elle d'un premier, d'un invincible amour. Sentir votre âme atteinte, et près d'elle en un jour. Savourer goutte à goutte avec d'âpres délices, Du bonheur de l'époux les pudiques prémices! La voir s'agenouiller avec vous à l'autel! L'entendre vous jurer un amour immortel! Sentir en votre main tomber sa main tremblante! Sur ses lèvres poser votre lèvres brûlante! Et dans ce faux bonheur d'autant plus se plonger, Qu'on le sent plus amer, plus vain, plus mensonger; Qu'ayant tout l'on n'a rien, et qu'en sa frénésie, En mourant de délice, on meurt de jalousie!

Comme c'est bien là la passion, l'amour vrai, l'amour jeune, l'amour fort, et comme l'on compterait aisément les battements de ce cœur!

Lorsque dans la chapelle Elle entra pour prier... sur qui s'appuyait-elle? Sur moi! Pour l'élever sur son blanc palefroi, Qui lui prêtait sa main, son épaulé? Encor moi! Le soir, pour en descendre, en quels bras enlacée, Jusqu'à terre glissant la jeune fiancée? Dans les miens! Chaque pas, chaque jour, entre nous Créait quelque entretien plus intime et plus doux! Ah! que de fois, les jours de longue chevauchée, Quand les mulets, recrus et la tête penchée, Demeurant en arrière avec les lourds charrois, Nous laissaient tous deux seuls, en avant! que de fois *Audoux* tomber du jour, alors qu'on voit, ce semble, Les âmes et les fleurs s'épanouir ensemble. Je vis, moi, ce cœur pur s'ouvrir devant mes yeux Comme l'étoile d'or qui se levait aux cieux!

Il y a aussi un monologue d'Ingeburge dans sa prison, d'un effet puissant et dramatique.

Quels sinistres accents!

Mon âme, malgré moi, se trouble!.....

Mais comme je ne puis vous faire tout connaître je veux du moins que vous sachiez quels vers M. Legouvé place dans la bouche du roi, et comment il a su donner à ce caractère jusque-là indéfini de Philippe-Auguste, une forme définitive.

LAUDRESSE

Roi! ne me force pas à te dire: j'ordonne!

LE ROI, avec colère

Eh bien, soit! dis-le donc! va, va! parle en vainqueur! Mets mon orgueil royal du parti de mon cœur! Au sacre de nos rois, souviens-t'en, on les nomme Rois de France d'abord, puis Empereurs de Rome! Le pape, par nous seuls, vit Rome à ses genoux! Prince, il est moins que nous, n'étant rien que par nous Si donc il veut répondre au bienfait par l'outrage, Et traiter en vassaux ceux dont il est l'ouvrage, Le fils de mes aïeux alors se souviendra De ce qu'est ce grand nom, roi de France!.... et saura Braver l'usurpateur en respectant le prêtre!

Et à l'acte suivant:

Pas de délais

Quant aux prêtres eux-mêmes, à l'autel traînez-les! De notre Seigneur Dieu se croient-ils donc les maîtres? C'est pour le servir, non pour régner qu'ils sont prêtres!

Cela rappelle le fameux vers de Voltaire:

Les prêtres ne sont pas ce qu'un vain peuple pense!

Comme contraste à ce souvenir d'un cœur amoureux, voici la chanson des vins avec son rythme joyeux et sonore. Je ne puis résister au plaisir de vous en citer un couplet.

LE JONGLEUR

Voici le vin de la Moselle
Qui, comme un flot d'or étincelle!
Voici le vin blanc d'Argenteuil
Plus clair que les larmes de l'œil!
Brun comme un rocher de ton île.
Te voilà, Chypre, te voilà!
Et près de toi, marche Aquila
Tout plein du soleil de Sicile!
Voici le piquant Beaugency,
Empourpré comme un cep de vigne,
Epernay pétillant s'indigne
Qu'on l'enchaîne encor, et voici
Enfin, voici le plus insigne,
Le plus généreux, le plus digne,
Le vin blanc de Montmorency!

Et là dessus le chœur éclate avec un bruit de tonnerre, et tout le monde chante la bataille des vins.

Je me résume, car j'aurais à m'arrêter à chaque détail, à suivre pas à pas cette admirable pièce. Elle renferme surtout de magnifiques scènes entre le roi et *Laudresse*, devenu légat du pape, — je voudrais bien que l'espace qui m'est mesuré me laissât le loisir de vous dire pourquoi, — et enfin une invocation au Seigneur pour tout un peuple qui souffre: mères désolées, artisans sans espoir, orphelins délaissés, qui est à mon avis le morceau capital de cette œuvre saine et forte, digne de ses aînées et du maître qui l'a conçue.

VICTOR CHAUVET.

LETTRÉ STEPHANOISE

Saint-Etienne

A Monsieur le Directeur du journal le Réveil.

On dit qu'après avoir lu les prophéties de Baruch, disciple de Jérémie, le bon La Fontaine, émerveillé, s'en allait demandant partout au passant: Avez-vous lu Baruch?...

Ici c'est à peu près *quid unum et idem*. Je ne sais à quoi cela tient, mais toujours est-il qu'on ne peut faire cent pas dans les rues sans s'entendre adresser cette question ou ce conseil: « Connais-tu le Réveil? Lis le Réveil!... »

Rien que cela de succès!... hein?... Si j'étais Alexandre Dumas père, j'ajouterais: « Moi j'y suis pour quelque chose! » Mais comme je ne suis point Alexandre Dumas père, je n'ajoute rien. Je dois même avouer ceci: c'est que loin de me faire des compliments, tout le monde m'engage à me bien tenir.

Diable!... me bien tenir, mais je ne me tiens pas mal du tout. MM. de St-Vincent-de-Paul se demandent en cœur (comme dans le baptême du petit *Ebénisse*): Qui peut bien se cacher sous le pseudonyme de Jean Piek!

Eh! messieurs, sous ce nom personne ne se cache: mais dans ma bosse a émigré l'esprit de Pic de la Mirandole, mon ancêtre très illustre, que vos *ancêtres*, non moins illustres sans doute, ont condamné dans quelques-unes de ses neuf cents propositions, contenues dans ce cadre: *de omni re scibili*.

Si vous m'objectez que je n'écris point mon nom de la même façon, je vous répondrai que c'est par esprit d'humilité, sinon par altération, non... par complication (un *c* au lieu d'un *k*, c'est cela... oui!); comme vous, pour bien des choses, vous avez le talent de tout couvrir de ce voile, qu'un beau jour la raison déchirera: *humilité*. Mais dites donc *scelle!*

Si vous dites encore que j'ai bien dégénéré, ma foi!... je ne dirai pas le contraire. Esprit d'humilité toujours!...

Ainsi concluons. Si je suis Jean Piek (ne pas lire J'en pique, s. v. p.), je reste ce que je suis, me réservant de répondre aux mécontents chez moi, rue Croix-Courette, n° 99, au sixième étage, sans entresol, porte à gauche, le nom est sur la porte, et des bancs sont placés dans l'escalier, d'espaces en espaces, pour se reposer de cette course au possible.

9 Juillet au soir. — Avant de clore cette lettre, je suis informé d'un progrès sensible et très marquant dans notre cité.

Les grandes villes ont des palais, des boulevards, des jardins publics, des théâtres, des cafés-concerts, Thérèse-singes, des gamins... etc. Nous aussi avons tout cela; mais ce que nous n'avions pas, ce qui met le comble au progrès de notre civilisation, ce que Paris, Lyon et autres grandes villes possèdent et dont nous étions dépourvus, c'est... Devinez?... en cent!... vous n'y parviendrez pas... Voici: nous avons une *agence matrimoniale!*... Qu'on se le dise!... et parlons-en.

Une agence matrimoniale, c'est le contraire des agences d'assurances contre l'incendie, la grêle, la foudre, etc., etc... L'une n'assure rien, ce qui ne l'empêche pas d'opérer, et les autres assurent beaucoup et n'opèrent pas de même.

L'agence dont il s'agit n'a aucun point de similitude avec les autres agences des RR. PP. Jésuites: ils marient leurs anciens élèves. J'en veux à mon père de ne m'avoir pas fait donner une éducation soignée au collège libre de St-Michel... Ces messieurs m'auraient infailliblement marié, malgré mes diffor-

mités d'esprit et de corps (toujours!) à quelque moderne François d'Aubigny.

Ces bons Pères ont tant de cordes tendues à leur arc!... Je ne sais comment cette agence-là (j'allais dire agence!) opère, mais toujours est-il qu'on en parle beaucoup ici, quasi autant que du dernier discours de M. le baron Dupin, sénateur aux appointements de trente mille francs.

Ce cénacle tient ses séances chez une charmante dame et du meilleur ton; c'est naturellement M. l'abbé qui est président en titre et le petit secrétaire du secrétaire d'une administration... fervent catholique, du reste, s'y rend assiduellement, on parle de son mariage avec M^{lle} Chose, vous savez?... Dernières nouvelles. Les futurs continuent à se plaire beaucoup l'un à l'autre et à se désirer autant. Le petit secrétaire, qui ne sort pas, même pour aller à son bureau, sans sa canne et sa pipe, a, m'a-t-on dit, quelque parenté avec le dieu Minos, président de l'infamé tribunal. Plaignons la pauvre enfant, qui va devenir sa Pasiplhaé!...

Pour comble de malheur, il fait des vers et joue de la flûte, mais pas en chantant, comme l'autre. J'adresse immédiatement ma carte au président de cette aimable société, pour obtenir mes entrées. Espérons que mon œil crevé, ma bosse et ma jambe morte n'effrayeront point trop ces demoiselles, et qu'elles riront de votre très dévoué

JEAN PICK,
999^e du nom, et sans titre.

EN L'AIR.

PETITE CHRONIQUE.

Encore une déception.

Les élèves de l'École normale s'étaient permis de féliciter M. Sainte-Beuve d'avoir pris au sénat, contre la Société de Saint-Vincent-de-Paul, la défense des auteurs non catholiques, des écrivains libres-penseurs. M. Etienne Arago qui avait eu connaissance de la lettre l'a publiée dans l'*Avenir national*. Il croyait leur faire honneur. Il n'y a que les rédacteurs de l'*Avenir* pour avoir de pareilles inspirations. Aussitôt grand émoi dans le monde des directeurs et surveillants. L'immortel M. Nizard veut à tout prix le départ du nom de l'auteur de cet écrit *malsain*; il les... Exhortations, réprimandes, menaces, tous les grands moyens sont employés, rien n'y fait... Silence sur toute la ligne. Mais la police de l'École est parvenue à savoir sinon qui avait composé, au moins qui avait écrit l'épître de félicitation. Et le malheureux élève, vendu par son écriture, est immédiatement chassé; mais toute l'école se déclare solidaire et demande la rentrée de l'élève déclaré coupable. Refus formel et persistant du directeur. Tous les élèves alors donnent leur démission et se rendent ensuite auprès du ministre de l'instruction publique qui s'est montré très bienveillant et a manifesté l'espoir que tout s'arrangerait.

Déjà on félicitait M. Duruy. Ce n'est pas en France, disaient les journaux, que l'on aurait voulu briser des carrières si chèrement acquises pour une petite velléité d'indépendance. Après tout, M. Sainte-Beuve, un sénateur, n'est ni un homme dangereux, ni un ennemi; un peu de libre-pensée dans l'Université... ça ne fait pas de mal. Et le lendemain le *Moniteur*, après avoir rapporté les faits, contenait la déclaration suivante :

« En présence de tels désordres, l'autorité supérieure a dû prescrire un licenciement immédiat. L'école sera reconstituée, et les cours ouvriront le 15 octobre. »

Ceci dit, une petite anecdote. C'était en 1834.

Pour différentes causes qu'il ne nous appartient pas d'apprécier, le futur directeur de l'École normale provoqua M. de Sainte-Beuve en duel.

... Arrivé sur le terrain, M. de Sainte-Beuve demanda immédiatement qu'on voulût bien lui indiquer la place qu'il devait occuper.

On allait donner le signal. A ce moment, la pluie commença à tomber.

Notre futur sénateur, avec un sang-froid superbe, ouvrit aussitôt un immense riflard qu'il avait apporté en homme prévoyant.

Ainsi préparé, il attendit bravement le feu de son adversaire.

Les amis eurent beau lui faire observer qu'il augmentait les chances de la partie adverse: rien n'y fit. — Je veux bien me battre, dit-il flegmatiquement, mais je ne veux pas m'enrhumer!

Lyon, qui l'eût cru?... a eu cette semaine, en plein soleil de juillet, une nouveauté littéraire... on dit même une nouveauté politique. Et c'est tapé!... Il faut lire... Je ne vous dis que ça...

L'*Avenir national* avait donné l'hospitalité dans ses colonnes à une élucubration d'un conseiller général du Rhône. Et le représentant du département s'est payé la fantaisie de publier en brochure son œuvre désormais impérissable.

Elle est intitulée: *Réponse au discours de M. le Ministre de l'instruction publique à la distribution des prix de la société d'enseignement professionnel du Rhône*, par F. VARAMBON.

— Varambon?... quel est ce personnage? — Comment... tu ne connais pas ce noble représentant de la démocratie?... mais tu as voté pour lui?

— C'est que j'y suis allé de confiance... et depuis il a si peu fait parler de sa personne...

— Ce qui n'empêche pas que la réputation de Varambon a traversé les mers... Il est très populaire... en Amérique. D'ailleurs examine la brochure... Il en est qui pour se révéler sont obligés d'accrocher à leurs noms toutes sortes de titres. Il suffit à Varam-

bon de se nommer... et le public est suffisamment instruit... Et la brochure s'achète, il faut voir... on se l'arrache...

— Et dit-on si le vaillant athlète est fatigué après avoir rompu une pareille lance?

— Non... au contraire, on assure qu'on en verra bien d'autres... mais les mauvaises langues disent tout bas qu'on s'aperçoit déjà que les élections vont venir, que les candidatures montrent le bout du nez.

— Et naturellement Varambon pousse un pointe en faveur de la liberté?

— Evidemment... C'est si bien porté par tout le monde... Varambon lit la *Gazette de France*, et la Société de Saint-Vincent-de-Paul le protège.

Décidément, dit-on, Sa Sainteté le pape Pie IX viendra faire sa tournée à l'Exposition. L'archevêque de Paris aurait eu l'habileté de le décider, et les préparatifs sont commencés à l'église Notre-Dame.

Mais les curieux demandent si l'Empereur se fera sacrer.

Dans tous les cas, il est à espérer que si ce bienheureux événement se réalise, le Souverain-Pontife ne dédaignera pas de faire une petite visite à Fourvières, et de nous donner sa bénédiction du haut de la colline. (Red.)

M. Genin et M^{lle} Genin donneront, demain dimanche, une dernière représentation de *La Grâce de Dieu* au théâtre de la Croix-Rousse.

Nul n'ignore que le doux rôle de *Marie*, est une des plus belles créations de la sympathique et charmante artiste.

Les morts vont vite, dit la ballade. Un deuil littéraire n'arrive jamais seul.

La tombe de Ponsard était à peine fermée, qu'on nous annonçait une nouvelle perte dramatique.

Lambert Thiboust est mort mercredi matin des suites d'un refroidissement qu'il avait pris en sortant du théâtre le jeudi précédent.

Les obsèques ont eu lieu hier vendredi. Lambert Thiboust n'avait que 39 ans.

Nous recommandons aux gourmets de véritable esprit la nouvelle édition de *la Malice des choses*, de M. A. de Gravillon.

Berthall enrichissent le texte d'un attrait de plus.

M. de Gravillon dessine comme il écrit. Dans chacun de ses petits dessins, on retrouve le talent d'observation, la grâce et l'esprit de l'auteur des *Dévotés*.

L'auteur a-t-il lu le fameux « chapitre des chapeaux, » qu'il nous en donne la contre-partie?

Le chapitre des malheureuses pérégrinations de sa pantoufle gauche (pourquoi la gauche?... au fait, pourquoi la droite?) est écrit avec une originalité (celle de l'auteur), une verve endiablée, et surtout un naturel parfait. L'illusion est telle, qu'il semble voir l'auteur chaussé d'une seule pantoufle furetant avec impatience, fouillant sous tous les meubles, cherchant en maugréant cette maudite pantoufle qui ne peut rester à sa place, et qui lui en fait voir de toutes les façons et de toutes les couleurs...

Ce livre, c'est tout simplement le récit complet et détaillé des mille petits riens, des vicissitudes sans nombre de la vie privée.

C'est vous, — c'est lui, — c'est moi.

Chacun, en lisant ces pages, s'écriera :

— Tiens, c'est singulier, pareille chose m'est arrivée.

Un tout petit événement dramatique s'est produit la semaine passée à la Porte-Saint-Martin.

Thirion jouait avec tant de rondeur... dans les jambes, qu'il n'a pu achever de débiter son rôle.

Il l'a dormi.

On ne l'appelle plus depuis que le prince *Soulci*. C'est M. Andrieux qui le remplace dans le rôle du prince Charmant.

Pour la Chronique : JULES FRANTZ.

VIE

D'ARMAND LE BAILLY

(suite)

II.

Le Bailly se prépara à quitter son logis passager. Dès les premiers jours qui suivirent son arrivée, il était allé voir un jeune homme de son pays, employé dans une maison de commerce, je crois, et lui avait porté des nouvelles de sa famille. Il retourna chez ce jeune homme, le pria de recevoir ses malles pour quelques jours; il voulait quitter sa chambre, disait-il, et ne savait en quel quartier se fixer; il ajoutait qu'en attendant il coucherait dans celui où il se trouverait, ayant beaucoup de courses à faire. La chose convenue et, le dernier jour du mois expiré, il remit fidèlement au maître de l'hôtel les dix-sept francs qu'il lui devait, prit avec lui un commissionnaire qui porta ses deux malles dans la chambre de son compatriote. Le commissionnaire

congédié, le poète rouvrit une malle, en tira quelques livres qui y restaient encore, en fit une liasse et sortit, l'emportant pour tout bagage.

Il ne savait pas trop où il allait. Comme M. Frédéric Borgella habitait les quartiers de la rive droite de la Seine, par-delà les grands boulevards, il se dirigea instinctivement de ce côté, traversa le Pont-au-Change, la plus grande partie de Paris, et s'enfonça à tout hasard dans les rues qui entourent Montmartre. Il regardait les hôtels meublés, en cherchant un dont l'apparence modeste lui promit un gîte à bon marché. Il n'en trouvait pas. Deux ou trois fois, il entra dans ces maisons et dut passer outre. Il s'éloigna de Montmartre, descendit vers la Villette. Il crut avoir rencontré enfin ce qu'il lui fallait, dans une maison vieille, croulante, mal fermée et mal habitée sans doute d'un quartier désert de la plaine des Vertus. Pour dix francs on lui offrait une petite chambre, bien laide, mais claire, avec une chaise, une table et un lit. Il allait s'y installer, quand le garnisier lui demanda le *denier à Dieu*, cinq francs, la moitié du mois! Cinq francs! c'était à peu près tout ce qui restait d'argent au poète. Il insista en vain; il remit ses livres sous son bras et s'en alla. Il était cinq heures du soir; il marchait depuis le matin, et n'avait pas mangé depuis la veille. Il s'éloignait toujours, s'approchant de la campagne, se figurant, nous l'avons dit, que plus il serait loin du centre de Paris, mieux il rencontrerait un logement à sa convenance. Il cherchait encore quand les fortifications se présentèrent à lui, longues, uniformes, couvertes d'herbes brûlées. La faim le prenant, il entra dans la boutique d'un charcutier, y acheta quelques brindilles de viande, du pain chez un boulanger, gravit le talus d'une redoute, s'y assit tristement, et se mit à manger.

Devant lui s'étendait une immense plaine, et au bout, tout là-bas, se dressait le clocher de Saint-Denis. Le soleil, qui s'était retiré de la plaine, brillait encore sur les lames de cuivre de la royale abbaye. Bientôt elles n'étincelèrent plus; le jour tomba, l'ombre bleue des soirs d'été voila l'horizon, les étoiles parurent, la nuit se fit aux alentours. Bien des idées poignantes, d'une tristesse infinie, étaient sans doute écloses et étaient mortes, les unes après les autres, dans le cœur du poète sans feu et sans lieu, tandis qu'il continuait son maigre festin. Mais son esprit actif, fleurdé de ressources et sollicité par les circonstances, avait pris le dessus de cette vaste mélancolie. Pendant que le jour luisait encore, il avait regardé autour de lui, avait vu les herbes hautes se balancer au vent dans le fond du large fossé, avait remarqué un pont qui le traversait. Quand la nuit se fut épaissie, que dix heures eurent sonné çà et là aux clochers du voisinage, il quitta la place où il s'était assis, sortit de Paris, parut s'enfoncer dans la campagne, revint sur ses pas, tourna vers la gauche, traversa des champs plantés de légumes, arriva au bord des fossés, regarda autour de lui si personne ne le voyait, descendit. A travers les herbes qui se renversaient sous ses pas, il se dirigea vers ce pont qu'il avait aperçu. Il pénétra sous la voûte. La bise de nuit était froide, la rosée tombait; mais le poète avait trouvé un abri, un lit qui ne coûtait rien; il s'enveloppa bien dans son mince paletot, s'étendit sur la terre, serra ses vêtements contre son corps et, plein d'une satisfaction amère, s'endormit jusqu'à l'aurore.

« Et nunc, poeta, erudimini! »

Ce pont fut, pendant près de deux semaines, l'unique domicile de Le Bailly. Au matin, il sortait de sa cachette; toute la journée, il courait Paris, les journaux, les revues, les anti-chambres des auteurs en renom. Par ces temps de juillet, où l'air, chargé de poussière, est brûlant, il avait faim et soif; sa poitrine était en feu, il toussait; il buvait de l'eau aux fontaines publiques, dans le creux de sa main, comme les gamins de la rue qui le regardaient faire. Quelquefois, il prenait un bon repas avec M. Borgella, auquel il n'osait apprendre toute l'étendue de son dénuement. A la nuit tombante, il s'en revenait vers son gîte de chaque soir, en grande crainte d'être aperçu. Parfois il pleuvait; les ondées d'été couvraient le fond des fossés de flaques d'eau qui s'étendaient jusque sous le pont, et le pauvre poète était obligé de se lever de sa couche mouillée pour se tenir debout contre les piliers de pierre, au milieu des frissons de la nuit.

Et cependant, il ne se décourageait pas. Il travaillait. Si la journée était belle, il restait

dans le voisinage des fortifications. Couché dans l'herbe, à l'ombre, ou bien se promenant çà et là, il lisait, faisait prose ou vers, écrivait au crayon ce qu'il avait composé, avec son genou et un liyre pour pupitre. Il voyait autour de lui des terrains vains et vagues, des carrières abandonnées, des maisons isolées, toutes neuves et déjà délabrées, d'immenses jardins séparés les uns des autres par de longs murs blanchis à la chaux, sans arbres, divisés par carrés préparés pour la culture des plantés potagères; çà et là un cheval tournait patiemment la roue de la noria tirant l'eau d'un puits; c'étaient de grands silences, et tout à coup l'aigre sifflement de la locomotive, un train qui arrivait, passait, disparaissait. Tandis que ces paysages des barrières, dont Victor Hugo a si admirablement rendu la monotonie, reposaient seuls les regards du poète, son esprit voyageait dans les grasses prairies, les champs de pommiers et les chemins de la Normandie. Il ébauchait quelques-uns des vers touchants de *Ma Chaumière*, la première et la plus belle pièce d'*Italia mia*. Oui, il devait la regretter la pauvre maison du tailleur de Gavray, au bout de la Grande-Rue, près de la sienne; il devait la voir bien hospitalière et bien douce, et se trouver bien dépaycé loin d'elle, lorsque le soleil se couchait sur la plaine de Saint-Denis, et que là la journée écoulée n'avait apporté ni pain ni promesse à l'exilé!

ARISTIDE FRÉMINE.

(La suite au prochain numéro)

THÉÂTRES DE LYON

Variétés. — Victor Genin et sa fille nous ont définitivement quittés, après une brillante et trop courte campagne.

La soirée de jeudi, au bénéfice de ces deux artistes, avait, malgré l'état peu favorable de la température, attiré une foule compacte.

Le spectacle se composait du beau drame de Frédéric Soulié, *la Closerie des Genêts*, déjà joué par eux.

Les bénéficiaires ont récolté avec abondance applaudissements, bouquets et couronnes.

La tragédie d'*Othello*, de Ducis, jouée dimanche pour les adieux de ces vaillants artistes, n'a pas obtenu un moindre succès.

Genin remplissait le rôle d'*Othello*, et mademoiselle Genin celui de *Desdémone*.

Jamais Genin n'avait produit plus d'effet, inspiré plus de terreur ou de pitié, que dans ce rôle d'*Othello*, où il se montre sobre de gestes et avare de cris.

Dans la deuxième scène du cinquième acte, au moment où il consomme l'acte le plus violent de ses terribles fureurs, Victor Genin n'a pas marché à grands pas, poussé de grands cris; sa démarche était lente, ses gestes rares et simples, sa voix calme et reposée, et cependant les spectateurs étaient émus, une terreur profonde tenait l'auditoire attentif, silencieux, immobile.

Quelles agitations du corps, quelles détonations de la voix auraient produit des effets aussi puissants que ce jeu, que cette expression, que ces accents qui restaient dans la juste mesure?

Il est vrai que Victor Genin est un acteur à part; pour exciter l'attention, il lui suffit de paraître, et pour commander le silence, il n'a qu'à parler.

Mais dans le rôle de *Desdémone*, lorsque mademoiselle Genin a paru en simple robe blanche, quelques brins de paille dans les cheveux, un sourire amer errant sur ses lèvres péniblement épanouies, tous les cœurs ont été saisis de cette compassion sympathique, dont on vient goûter au théâtre le charme douloureux.

Cette jeune femme exerce sur les spectateurs une influence plus douce, mais presque aussi puissante que celle de son père. Comme lui, c'est sans effort, sans éclat, sans agitation convulsive qu'elle éveille la pensée et remue les cœurs.

L'oppression est grande durant la longue agonie de *Desdémone*, mais quoique voilés de larmes, les yeux des spectateurs ne pouvaient s'en détacher, tant il y avait de vérité dans l'accent de l'actrice, de naturel dans son attitude, et de deuil sur ses traits.

Toute la troupe a fait de son mieux, pour supporter le poids de cette tragédie.

Certes! nous aurions bien quelques reproches à faire sur la manière de dire les vers, mais nous sommes indulgents; la tragédie est tellement peu dans nos mœurs, qu'un artiste de comédie peut, à la rigueur, manquer des qualités indispensables à l'acteur tragique.

Aujourd'hui dimanche, relâche au théâtre des Variétés, pour les dernières répétitions du répertoire de M^{me} Judith.

LÉON SAINT-URBAIN.

Le Gérant : REYMOND.